

Susanne, Peintures de Susanne Hay, 2006, Léo Scheer

LIBERATION LITTERATURE FRANCAISE LE PORTRAIT DE SUSANNE HAY

Par Gérard Lefort

— 20 avril 2006 à 20:59

Emmelene Landon dépeint l'artiste et amie disparue.

Ce n'est pas facile d'écrire sur la peinture. De prolonger son mouvement en le métamorphosant. Emmelene Landon écrivant sur les peintures de Susanne Hay semble mieux qualifiée que d'autres. Peintre elle-même et qui plus est amie avec Susanne Hay depuis leur rencontre en 1985, toutes deux étudiantes dans l'atelier de Crémonini aux Beaux-Arts de Paris. De fait, explicitant à la volée sa méthode, Emmelene Landon écrit qu'elle pense les mots comme elle pense les couleurs. En précisant que cette façon de parler de la peinture n'est pas théorique, mais une sorte de réflexion de l'intérieur. Reste que cette intimité pourrait se retourner en handicap : trop près d'un tableau, trop près d'une amie, on ne voit plus que la croûte, on n'effleure que l'épiderme.

Si Emmelene Landon a déniché la bonne distance c'est parce qu'elle s'est imposée à elle comme une méchante invitée surprise au banquet de la vie. En août 2004, Susanne Hay s'est noyée dans un lac au Portugal en voulant sauver deux enfants. Aucun effet d'annonce dans cette sacrée nouvelle distillée au fil du livre, débitée en plusieurs morceaux pour rendre le monstre sinon digeste, du moins mangeable. La mort de Susanne : presque un postulat clandestin, une hypothèse transfuge qu'il faut admettre autant que démontrer. «J'écris pour être avec elle», ce qui n'est pas la même chose qu'écrire pour se souvenir et, partant, se consoler. Elle aurait pu dire aussi bien : «J'écris pour être avec vous.» Vous, c'est nous, pris avec Susanne et Emmelene dans la même hébétude du temps mort.

Dès lors, la définition du livre faseye, roman, récit, confidence, document, sans se résoudre jamais à un seul de ces genres, la belle énergie de l'écriture, son vent dans les voiles, étant dans ce mouvement d'excursion où Emmelene Landon n'hésite pas à emprunter le chemin des autres (amis, critique d'art, écrivain, parent, modèle), ou le sentier de Susanne Hay elle-même, quand une citation, un extrait de lettre, le souvenir d'un fragment de conversation, lui semblent mieux exprimer ce qu'elle voulait dire. Cette délégation fait partie du collage qui est la forme idéale du livre. Ainsi du portrait de Susanne, photographique dès la page 11 mais sans légende, puisque les commentaires de cette image (où ? quand ? comment ?) viendront à leur heure, comme autant de pièces d'un puzzle sans modèle et surtout sans souci psychologique de l'achever : «Ses yeux cernés de khôl», «son vieux manteau de fourrure», «ses cheveux noirs, sa peau blanche», «elle boit du lait, elle mange des Mars», «pour une fois elle est en robe à fleurs», «personne ne pouvait l'aider à porter ses affaires, même si elle dépendait des autres pour conduire». «C'était une discussion sérieuse, et pendant tout ce temps ses enfants lui grimpaient dessus comme des singes dans un arbre.» Et, pièces maîtresses qui font partie du portrait, ses tableaux. «Ses tableaux étaient ses pensées, son regard, sa vie. Elle se défendait du monde par sa peinture.»

Par le biais d'un cahier central reproduisant une vingtaine de toiles de Suzanne Hay, on peut, lecteur soudain visiteur d'une exposition de nus pour beaucoup masculins, se faire soi-même son idée.

Mais Emmelene Landon nous en lègue bien d'autres : «Ces hommes enfermés dans si peu

d'espace crient parce qu'ils ne peuvent plus crier, de plus en plus enfouis, cachés, nus face à leur persécution totale et insensée.» Quant aux autoportraits de Susanne : «Elle ne se glorifie pas. On dirait plutôt un travesti, mais peut-être était-ce pour elle l'essence de sa féminité. Et elle ne pointe pas non plus vers la destinée mortelle de l'homme, au contraire, on est touché par la réalité de sa nudité et par sa candeur et elle est bien vivante, vibrante, imparfaite.»

Ou encore, après nous avoir appris que Suzanne Hay était physiquement une artiste underground, puisqu'elle n'aimait rien tant que peindre dans des caves, des tunnels désaffectés du métro et, sur la fin, à la morgue, cette belle période qui inquiète l'idée même du portrait : «Le sujet, c'est le résultat pour le spectateur, tandis que pour le peintre, il s'agit de son processus secret, et c'est cela qu'il voit. Balthus disait que ses tableaux n'avaient rien d'érotique. Susanne ne voyait pas de morbidité dans les siens.»

L'humour en boutonnière (récit hilarant d'un vernissage qui manque virer partouze), Susanne est «le récit d'une amitié», sur le mode insurpassable du parce que c'était elle, parce que c'était moi : «Elle, l'Allemande rigoureuse et têtue, très fortement marquée par une vision historique de la culture et par la religion catholique. Moi, l'Australienne errante, loin de son idée du classicisme, ce qu'elle ne manquait pas de me faire remarquer.»

Ou ceci au chapitre si essentiel des «raisons les moins importantes du monde» : «Couper ses cheveux, sentir leur masse. Regarder sa façon de s'asseoir, de placer ses jambes et ses mains. Lui donner un rouge à lèvres et rire avec elle quand elle ne sait pas comment l'utiliser. Nous sentir un peu irritées l'une par l'autre.»

Voilà la puissance de ce livre, plus fort que la mort et la tristesse : on y est bouleversé sans jamais être gêné de l'être.

Gérard Lefort